Robert Frost, The Oxford History of Poland-Lithuania

Vol. I : “The making of The Polish-Lithuanian Union, 1385-1569”

Daniel Beauvois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10050>

DOI : 10.4000/monderusse.10050

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 982-986

ISBN : 978-2-7132-2542-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Daniel Beauvois, « Robert Frost, The Oxford History of Poland-Lithuania », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 57/4 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10050> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10050>

- 2 – Centr i Fond Holokost [Centre et fonds de l'Holocauste] : <http://www.holocf.ru/>
- 3 – Mordechai Altshuler, Arad Yitzhak, Samuel Krakowski, éd., *Sovetskie evrei pišut Il'e Erenburgu* [Les Juifs soviétiques écrivent à Il'ja Erenburg], Jérusalem : The Centre for Research and Documentation of East-european Jewry, The Hebrew University of Jerusalem, Yad Vashem, 1993 ; Il'ja Al'tman, Leonid Teruškin, éd., *Sohrani moi pis'ma... Sbornik pisem i dnevnikov perioda Velikoj Otečestvennoj vojny* [Conserve mes lettres... Recueil de lettres et de journaux intimes de la Grande Guerre patriotique], M. : Tsentr i fond 'Kholokost', MIK, 4 ouvrages de 2007 à 2016.
- 4 – Zvi Y. Gitelman, *Jewish Identity in Post Communist Russia and Ukraine : An Uncertain Ethnicity*, Cambridge : Cambridge University Press, 2012, p. 16-17.
- 5 – *Enciklopedija evrejskogo geroizma* [Encyclopédie de l'héroïsme juif], M. : Dograf, 2002 ; Mordechai Altshuler, « Jewish combatants of the Red Army Confront the Holocaust », in Harriet Murav, Gennady Estraiikh, dir., *Soviet Jews in World War II : Fighting, Witnessing, Remembering*, Boston : Academic Studies Press, 2014, p. 16, 31-32.
- 6 – Genadij Kostyrčenko, *Gosudarstvennyj antisemitizm v SSSR, ot načala do kul'minacii, 1938-1953 : Dokumenty* [L'antisémitisme d'État en URSS, du début à l'apogée, 1938-1953 : documents], M. : Meždunarodnyj fond 'Demokratija', 2005.

Boris Czerny

Université Caen-Normandie

V A R I A

Robert FROST

The Oxford History of Poland-Lithuania

Vol. I : "The making of The Polish-Lithuanian Union, 1385-1569"

Oxford : Oxford University Press, 2015, 564 p.

Voici le premier volume d'une synthèse qui n'a son pareil dans aucune langue occidentale. Un ouvrage très dense qui retrace avec soin l'évolution, pleine d'avancées et de reculs, de deux entités politiques différentes vers une union plusieurs fois proclamée et jamais parfaitement établie entre les ^{xiv}^e et ^{xvi}^e siècles. Non pas une histoire nationale (qui n'aurait pas de sens en parlant de cette époque), mais celle de la genèse d'une union entre deux ensembles eux-mêmes composites.

R. Frost n'a pas découvert d'archives nouvelles, mais a une connaissance parfaite de toutes celles qui sont publiées et s'appuie sur un corpus impressionnant d'études éditées en anglais, allemand (le français n'a, hélas, rien d'autre à offrir que le beau livre d'Antoine Martel datant de 1938) et surtout en polonais, lituanien, biélorussien, ukrainien et russe. Il s'agit d'une vaste revue bibliographique où les polémiques entre historiens sont bien rappelées. L'auteur y introduit souvent une opinion personnelle et mène son exposé avec la sûreté que lui donne sa compétence. Cela n'exclut pas une certaine partialité qui s'affirme chaque fois qu'apparaît, dans le tableau des évolutions politiques, la montée en Pologne du pouvoir nobiliaire, présentée comme l'affirmation d'une large volonté commune et citoyenne. Le

choix du thème montre que Frost s'inscrit dans le sillage de l'école polonaise de Jerzy Kłoczowski qui, depuis 1989, tend à glorifier, après Oskar Halecki et ses deux volumes de 1919 sur le même sujet, le caractère précoce des idées de liberté et d'égalité dans ces régions, bien avant leur émergence en Occident.

La montée du pouvoir moscovite et ses relations avec la grande Lituanie (beaucoup plus grande, comme on sait, historiquement que linguistiquement) n'est évoquée qu'allusivement et toujours comme repoussoir des développements en cours dans la vaste zone lituano-polonaise. La prégnance de cette montée est cependant bien rendue. Peut-être mériterait-elle quelques précisions qui rendraient mieux le contexte de l'Europe orientale du temps.

L'auteur est confronté au problème du palimpseste culturel de la Lituanie. Il connaît les bibliographies en lituanien, biélorussien et ukrainien qu'il cite largement, mais répugne à les suivre car, dit-il, elles ont tendance à projeter sur l'époque d'avant le ^{xiv}^e siècle des concepts des ^{xix}^e- ^{xx}^e siècles. La vision qu'il veut imposer ici, celle du succès d'une union des ^{xv}^e- ^{xvi}^e siècles, exemplaire jusque dans l'Europe d'aujourd'hui, est pourtant tout aussi téléologique. L'usage des noms propres lituaniens dans la forme écrite qu'ils n'ont acquise qu'au ^{xvi}^e siècle, et souvent bien plus tard, veut peut-être marquer une distance avec les formes polonaises de ces noms, mais l'esprit du récit ne laisse pas de doute : c'est bien une glorification de la République nobiliaire à la polonaise qui domine ce livre.

R. Frost avait déjà réintroduit en 2005 cette réhabilitation d'un système que beaucoup de pamphlétaires du ^{xviii}^e siècle avaient présenté comme conduisant à une anarchie justifiant les partages successifs de 1772, 1793 et 1795. Dans un article inspiré par l'ouvrage de Georg Jellinek de 1882, il présentait déjà l'union lituano-polonaise comme un modèle unique en Europe. Très en vogue au temps de Piłsudski, la « vision jagellonienne », fruit de négociations pacifiques et non de conquêtes, vient ici se marier au multiculturalisme prôné par notre époque et, bien que rejetant, souvent à juste titre, les récits trop natio-centrés, la tendance de ce livre de 2015 est annoncée dès les premières pages. Il s'agit de montrer que dès l'acte de Krewa qui scelle, en 1385, le mariage d'Edwige d'Anjou, héritière de la Couronne de Pologne, avec Jogajla, grand-duc de Lituanie, païen qui promet de se faire catholique, l'union en germe des deux pays est soutenue par ce que l'auteur appelle « la communauté du royaume ». Celle-ci s'exprime, nous dit-on, dans des assemblées locales de la noblesse, laquelle se dit « le peuple nobiliaire » et prétend, opérant une captation du langage politique romain, représenter une société de citoyens libres supérieurs au pouvoir dynastique.

À l'instar des nombreux partisans polonais de cette société prétendument pré-démocratique ou pré-civique (notamment A. Rembowski, réédité en 2010 par J. Choinska-Mike), R. Frost ne se demandera jamais quelle était la nature, le nombre de cette prétendue représentation et surtout son degré de représentativité. Il ne cache d'ailleurs pas combien cette idée était alors embryonnaire et quelles difficultés empêchèrent longtemps son triomphe. Avant 1385, le pouvoir des grands-ducs, Mendog comme Gedemin, n'a rien de commun avec la tendance nobiliaire polonaise. Louvoyant entre paganisme, orthodoxie et catholicisme, Jogajla

hésite longtemps entre la conversion brutale que lui offrent les chevaliers teutooniques et l'orthodoxie par mariage avec la fille de Dmitrij Donskoj. Plutôt que vassal de Moscou, il préfère devenir co-roi de Pologne. Les tractations autour du mariage avec Edwige sont retracées. Leur présentation ne se permet toutefois pas le sacrilège de douter de la sainteté de la reine, établie par Jean-Paul II. Puis vient l'exégèse du bref pré-contrat de Krewo. Comment comprendre, se demande-t-on depuis six siècles, le terme *applicare* de ce texte en latin ? Frost expose toutes les disputes autour de « réunir » ou « incorporer », sans omettre les accusations postérieures de trahison des historiens lituaniens, mais, plus que tout, il lui importe de montrer que cette première esquisse d'union était portée par l'idée d'un peuple souverain bien avant 1789. Cela est dit sans sourire (p. 52-53). Il concède seulement que le principe consultatif était plus faible en Lituanie qu'en Pologne.

Le baptême catholique en masse est donné comme une opération pacifique quelque peu idyllique, peu compatible avec l'évocation des destructions de temples ou idoles païennes ou l'interdiction des mariages mixtes avec des orthodoxes. Les longues pages consacrées aux décennies de rivalité/coopération entre Jagellon et son cousin Vitold (Vitautas) viennent d'ailleurs vite éclipser la vision non violente et montrer que les problèmes dynastiques restaient dominants avec leurs batailles et assassinats (p. 74-126). Le triste sort d'Andrej de Polock, puis les retournements de Skirgiello, montrent bien que le rôle de l'orthodoxie ne cessait de s'affirmer surtout, lorsque, en 1391, Vilna est assiégée par les Teutooniques et que Vitold marie sa fille unique à Moscou avec Vasilij 1^{er}. L'union avec Varsovie paraît alors bien virtuelle et l'expansionnisme de Vitold vers la mer Noire montre que sa maîtrise de Polock, Vitebsk, Novgorod-Severskij et Kiev font de la grande Lituanie le centre de gravité de l'ensemble lituano-polonais. Toutefois, battu par les Tatars sur la Vorksla en 1399, il doit accepter un condominium avec Jagellon, scellé par un traité à Vilna et Radom. Leur alliance dure 25 ans, mais les historiens Hruszewski, Halecki, Kutrzeba, Łowmiański, Adamus, Nikodem discutent depuis plus de 100 ans du degré et de la nature de la dépendance de l'un envers l'autre. Frost penche pour un lien relativement apaisé.

Cette vision semble, en effet, fondée si l'on considère l'écho européen qu'eut la victoire militaire des deux cousins contre l'ordre teutoonique à Grunwald-Tannenberg en 1410, d'autant plus que Sigismond de Luxembourg et son frère, roi de Bohême, étaient alliés à l'ordre et répandaient une propagande dénonçant les alliances païenne (Lituauiens), schismatique (Ruthènes) et infidèle (Tatars) de Jagellon et Vitold. Cela conduisit à un nouveau resserrement de l'union, proclamé en 1413 à Horodko, où Vitold se vit reconnu héritier de la Ruthénie, encore largement orthodoxe, et surtout où 47 familles nobiliaires polonaises « adoptèrent », en leur donnant les mêmes blasons, 47 familles lituaniennes. Avec les thuriféraires du rôle moteur de la noblesse polonaise, R. Frost voit là un signe capital qui s'inscrit dans l'angélisme que venait présenter, à ce moment, au concile de Constance, l'érudit cracovien Paweł Włodkowic. Il est certain qu'une élite humaniste déjà nombreuse et formée en Italie était porteuse d'un langage nouveau pétri de références antiques, mais faut-il voir dans l'apparition fréquente des mots *Rzecz*

pospolita (littéralement *Res publica*) pour désigner la partie dirigeante de la noblesse autre chose qu'un phénomène de l'ordre du *logos* destiné à une appropriation du pouvoir ? R. Frost pense que oui, alors qu'en 1429, la tentative de Vitold, au grand congrès européen de Luck pour se faire couronner roi de Lituanie (la « tempête du couronnement »), tend à prouver le contraire. La réconciliation de Vitold avec son cousin, juste avant sa mort en 1430 (assemblée de Jedlnia), ne peut pas encore servir de preuve de l'égalité dans l'union. Néanmoins Frost polémique à ce sujet avec l'historien lituanien Dundulis.

Svitrigajlo, grand-duc après Vitold, se tourne à nouveau vers Moscou en épousant Anne de Tver' et l'omniprésence de la Rus' de Kiev ou de la tradition byzantine a beau se retrouver jusque dans les fresques de Lublin, Frost préfère suivre Halecki en protestant contre l'historiographie qui penche pour les identités ruthènes. J. Kurtyka (historien tué dans l'accident de l'avion présidentiel polonais en 2010) avait pourtant bien étudié la lutte des seigneurs orthodoxes de Volhynie-Podolie pour se faire reconnaître égaux en droits et montré que leur combat à ce sujet leur faisait préférer Varsovie à Vilna. R. Frost minimise cette fêlure en disant que Svitrigajlo renforce habilement son pouvoir à Vitebsk et à Luck, confiés à des orthodoxes, mais il ne peut que constater, après la mort de Jagiello en 1434, l'échec du grand-duc, contraint par son frère Zigimantas à l'exil en Valachie en 1437. Malgré l'animosité contre les orthodoxes, le chancelier Olesnicki reconnaît, à Grodno, les droits de leurs grands féodaux, mais le statut de leur religion reste flou et leur mécontentement profond (assassinat de Zigimantas par Ivan Czartoryski en 1440). Le jeune Władysław Jagellon étant tué à Varna en 1444, son frère Casimir reste sur le trône jusqu'en 1492. Ses rapports avec Vasilij II (mort en 1462), puis Ivan III, sont marqués par la perte, au profit de Moscou, d'un tiers du territoire lituanien, mais c'est surtout ce que des historiens comme J. Bardach ont qualifié de « naissance du parlementarisme » qui retient Frost (privilège nobiliaire de Nieszawa en 1454), puis, sous le bref règne d'Aleksander, en 1505, l'acceptation d'un système bicaméral, dans un texte nommé *Nihil novi*, dont la scène de réception orne la couverture du livre. Ivan III marie sa fille Elena à Aleksander en 1494, après la guerre de 1512-1522 Smolensk est prise par les Moscovites, mais l'auteur consacre toujours beaucoup plus de place à l'épanouissement, tant en Pologne qu'en Lituanie, d'un régime de limitation du pouvoir royal et grand-ducal par un système idéal où de prétendues « masses nobiliaires » (p. 353), jamais quantifiées, sont censées marquer l'aboutissement de la « communauté du royaume » pressentie au début.

Sous les rois et grands-ducs Sigismond, puis Sigismond-Auguste, jusqu'à l'apothéose de Lublin en 1569, la fusion est présentée comme toujours plus achevée. La Lituanie se dote d'un *Statut lituanien* (en ruthène, puis en latin et en polonais) régissant la vie militaire, la justice civile, l'agriculture, les héritages, les mariages. Ce texte, inspiré par Gasztold-Gastautas, était plus magnétique que son modèle polonais le *Statut de Laski* qui avait accompagné *Nihil novi*. Il faudrait sans doute mieux montrer la vitalité du monde ruthène en analysant les originaux des trois versions de ce *Statut lituanien* ou des traductions en ruthène de l'*Ancien Testament*,

éditées à Prague en 1517, 1518 et 1519 par F. Skaryna. On aimerait surtout des précisions sur le servage. Elles pourraient tempérer l'enthousiasme de l'auteur pour la vision récente de A. Wyczanski, historien polonais qui n'a étudié que la région... de Poznan et n'y a trouvé que des serfs heureux, sous des nobles protecteurs, renversant les tableaux bien plus sombres de M. Malowist ou W. Kula, à l'époque communiste (p. 241-261). de même les quelques mots très vagues sur les débuts du déclassement de la noblesse sans terre (les *bojare* lituaniens étaient aux antipodes de leurs homonymes russes) nous laissent dans l'ignorance d'un processus qui prendra ultérieurement des proportions considérables. Il est vrai que N. Iakovenko, la spécialiste ukrainienne de la noblesse, n'éclaire pas non plus la question.

L'engrenage qui conduit à l'Union de Lublin en 1569 est présenté de la p. 442 à la fin du livre. La fièvre nobiliaire pour contrôler les attributions de fiefs par le roi, le mouvement dit « d'exécution des lois » qui exerçait un chantage pour payer les taxes couvrant les campagnes contre Moscou et obtenir toujours plus de « libertés » sont très bien montrés. Cette fièvre monte encore lors de la « diète de campagne » de Vitebsk (controverse de Kiaupiene avec Halecki rappelée), puis, après la chute de Polock en 1563, lorsque le roi accepte de lui-même de soutenir la noblesse polonaise et, de ce fait, devient incorporationniste. Les Lituaniens, laissés seuls face au danger d'Ivan IV, n'ont d'autre choix que de suivre la tendance, poussée par la Podlachie et la Volhynie, qui réclament et obtiennent – bientôt avec Kiev – l'appartenance à la Pologne. Malgré l'opposition de Radziwill le Rouge, toute la Lituanie, souvent à contrecœur, opte pour l'annexion, baptisée ralliement à la *Chose Publique* par le clan nobiliaire.

Le livre, devant avoir une suite, n'a pas de conclusion. Il apportera énormément aux étudiants et spécialistes de l'Europe de l'est. Ils sauront discerner ce qui est parfois trop laudateur et téléologique. Il faut saluer la mise à disposition du public occidental d'une telle masse d'informations.

Daniel Beauvois

Paris I

Marianna S. LANDA

Maximilian Voloshin's Poetic Legacy and the Post-Soviet Russian Identity

New York : Palgrave Macmillan, 2015, XXIII, 273 p.

Longtemps considéré comme un artiste mineur de l'Âge d'argent pour des raisons à la fois esthétiques et politiques, Maksimilian Vološin (1877-1932) est, depuis les années 1990, l'objet d'une attention soutenue en Russie et à l'étranger. Quasiment mis à l'index en URSS du milieu des années 1920 jusqu'à la mort de Stalin, il a connu un début de reconnaissance au moment du dégel, mais n'a vraiment retrouvé une large audience qu'avec la perestroïka.

On dispose désormais d'éditions conséquentes de son œuvre littéraire (la principale en 13 volumes est parue de 2000 à 2013) ; des travaux importants lui ont été